

# DES COLLECTIONS À LA MARGE

PAR ROXANA AZIMI

## Antoine de Galbert, le buissonnier



Antoine de Galbert. © D. R.

Voilà vingt-cinq ans, lorsqu'Antoine de Galbert ouvre sa galerie à Grenoble, il ignore qui est Marcel Duchamp. Il commence à acheter ses propres artistes, puis, après avoir fermé boutique, il glisse vers une période « paillette », « des achats de posture », selon ses mots. Brève parenthèse fêtarde. Il retourne très vite à ses premiers amours, vers ceux que le marchand Daniel Cordier appelait « les derniers de la classe, les insoumis, les solitaires », l'art brut, et plus généralement les œuvres braconnant dans les limites de l'inconscient, celles tutoyant la mort, reliquaires ou vanités contemporaines. « La définition du goût est passionnante. Il y a un mauvais goût qui est le bon goût de demain et un mauvais goût qui restera mauvais », estime-t-il. Et d'ajouter : « Un collectionneur qui n'a que des œuvres maudites d'inconnus n'est pas bon. S'il n'a que des artistes qui ont une notoriété, c'est un investisseur. Un bon collectionneur mélange. C'est un voyage ». Un voyage ou un fleuve dont il entend montrer le flux et la profondeur en juin 2014 pour fêter les dix ans de la Maison rouge à Paris, un lieu singulier et attachant qu'il a fondé pour « montrer qu'on peut tout simplement être libre et dire ce qu'on aime ». Pour cet anniversaire, il prévoit de saturer de bout en bout d'œuvres les murs de sa fondation, sur le modèle de ce qu'il a déjà réalisé à petite échelle dans sa chambre à coucher. Vertige garanti ! « Sur ce mur, il n'y aura plus de hiérarchie, d'histoire de l'art, plus de notoriété ou de valeur. Ce sera aléatoire, explique-t-il. On est tous dans le même bateau. Il y a bien sûr des stars, des génies, mais les artistes ont tous la même démarche. Ils bâtissent une mémoire collective ». ■

[www.lamaisonrouge.org](http://www.lamaisonrouge.org)

## Henri Griffon, le militant



Henri Griffon. © D. R.

Méfiez-vous, Henri Griffon a l'enthousiasme contagieux ! Si contagieux qu'il réussit à convaincre ses amis d'acheter les artistes qui le passionnent. Car lorsqu'il aime, le président du Fonds régional d'art contemporain Pays de la Loire le fait savoir avec une ferveur militante. Sa passion pour l'art ne date pas d'hier. Il tombe dans la marmite grâce à son père, lui-même collectionneur, et au musée de l'Abbaye de Sainte-Croix aux Sables d'Olonne. C'est là où il découvre l'une de ses grandes passions, Gaston Chaissac, qu'il achète dès 1975. Il défend bec et ongle l'intelligence sophistiquée d'Hervé Télémaque sur lequel il écrit même un petit livre. Mais ce qu'il aime surtout, ce sont les irréguliers et les oubliés. Sa marotte ? Jules Lefranc, un peintre des années 1930 qu'il porte au pinacle. « Il a des images choc qu'on n'oublie pas, des images qui m'ont fait rêver. Il montre que la photo n'a pas tué la peinture, mais l'a revitalisée. Si on met Lefranc à côté de Picasso, ça ne se casse pas la gueule », indique-t-il. Il a ainsi constitué un pool d'amis qui l'aident à acheter tous les tableaux de Lefranc surgissant sur le marché. Il s'est aussi attelé à une œuvre au long cours, le catalogue raisonné de son œuvre. S'il a des passions, Henri Griffon n'a pas d'exclusives. Il s'est tout autant attaché à Charles Milcendeau, élève de Gustave Moreau, qu'au peintre voyageur Jean Launois. Des seconds couteaux auxquels il est resté indéfectiblement fidèle. « Je suis fidèle car c'est mon histoire, et surtout parce que c'est toujours bon ! Ce qui fait l'originalité d'une collection, c'est l'engagement. Je veux continuer à porter les œuvres de ces artistes », insiste-t-il. Militant, vous avez dit militant ? ■



## Jean-Claude Volot, le prosélyte



Jean-Claude Volot. © D. R.

## Estelle et Hervé Francès, l'art de déranger



Estelle et Hervé Francès. © D. R.

À bientôt 64 ans, Jean-Claude Volot a le verbe haut et les yeux pétillants. C'est sans doute la peur du manque qui a conduit cet homme d'origine modeste à collectionner avec ses premiers deniers. D'emblée, il se dirige vers une peinture très « soutinienne », en achetant son premier Gen Paul en 1975, puis, dix ans plus tard, Jean Rustin. Parmi les artistes clés de sa collection figurent Paul Rebeyrolle, Fred Deux, Joel-Peter Witkin, Antonio Saura et Zoran Music. Son appétit déborde aussi dans l'art brut, l'art primitif et la statuaire médiévale. Pas n'importe laquelle, celle archaïque. Car l'homme n'aime pas le « joli », le « parfait » ou le virtuose. Encore moins l'immatériel. « *Ma collection, c'est mes tripes*, tonne le patron de la société Dedienne Aerospace. *Je ne suis pas du tout dans l'art conceptuel, l'œuvre doit provoquer en moi une forte émotion et m'interroger* ». Les œuvres chargées, expressionnistes, coup de poing ne lui font pas peur. Les critiques ? « *Je n'en ai rien à faire. Je sais que j'ai raison. Je sais que ma route est la bonne*, déclare-t-il sans ambages. *La route officielle peut être bonne aussi, mais le collectionneur fait son chemin avec son goût à lui, purement à lui. Imaginons que le collectionneur soit dans le bon axe d'évolution de la société. Je pense que la société de demain sera de moins en moins tendre, de plus en plus difficile* ». Voilà quatorze ans, il a créé un centre d'art privé dans l'Abbaye d'Auberive, en Haute-Marne, où il montrera l'été prochain le peintre Maryan. Car, pour lui, la collection va de pair avec le militantisme. La recette paye puisque l'an dernier, il a rallié quelques 18 000 visiteurs. Ce qu'il aime par-dessus tout ? Convaincre. ■

[www.abbaye-auberive.com](http://www.abbaye-auberive.com)

« *Ce que j'ai sur les murs, c'est la vie* ». Estelle Francès sait que les œuvres de la collection montée avec son mari Hervé peuvent chatouiller les âmes sensibles, prendre à la gorge ou faire tressaillir les tripes, comme les cadavres photographiés par Andres Serrano. De même, les expositions organisées dans la fondation créée par le couple à Senlis en 2009 soufflent le chaud et le froid. Leurs titres sont sans équivoque : « Enragé », « Mort ou vif » ou « Famille de sang ». Elles ont surtout une vertu : ne pas se cranter uniquement sur les noms porteurs - même si la collection en compte, comme Tracey Emin ou Nan Goldin - mais inviter des créateurs totalement méconnus comme Aimé Mpane Enkobo, convié jusqu'au 16 février dans le cadre d'une exposition sur le Carnaval. Le duo, qui achète depuis six ans, a connu les affres des nouveaux collectionneurs traités avec dédain par les galeries. Ce qui ne l'a pas empêché de tracer sa voie, sans amertume et aussi sans posture. « *On n'a pas de fil conducteur à suivre à part le nôtre*, observe Estelle Francès. *On se laisse porter, on a cette liberté et cette indépendance-là. Il faut la préserver et montrer que c'est possible. On peut apprécier "ce qu'il faut avoir", mais on est aussi dans autre chose. C'est pour cela que les galeries n'arrivent pas à nous cerner* ». Si leurs œuvres provoquent, c'est avant tout des conversations. « *À la Fondation, vous avez tous les droits, celui de ne pas savoir, de tout dire, d'exprimer ses sentiments. On expose pour que le public dise des choses* ». Le couple sait bien que le débat naît de frottements. ■

[www.fondationfrances.com](http://www.fondationfrances.com)